



**HAL**  
open science

# Jules Lavirotte (1864-1929) ou l'Art nouveau symboliste

Bruno Montamat

► **To cite this version:**

Bruno Montamat. Jules Lavirotte (1864-1929) ou l'Art nouveau symboliste. Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, 2021. hal-03197719

**HAL Id: hal-03197719**

**<https://hal.science/hal-03197719>**

Submitted on 14 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jules Lavirotte (1864-1929) ou l'Art nouveau symboliste

*Jules Lavirotte (1864-1929) or the Symbolist Art Nouveau*

**Bruno Montamat**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/craup/6556>

ISSN : 2606-7498

### Éditeur

Ministère de la Culture

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2021.

---

# Jules Lavirotte (1864-1929) ou l'Art nouveau symboliste

*Jules Lavirotte (1864-1929) or the Symbolist Art Nouveau*

Bruno Montamat

---

« Tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur. »

Jean de La Bruyère, « De la mode », *Les Caractères*, Paris, Garnier frères, 1876, p. 7.

- 1 Sans réactiver l'éternel conflit opposant Proust à Sainte-Beuve au sujet de la place du vécu de l'artiste dans la compréhension de son œuvre, force est de constater que lorsque le fonds d'agence d'un architecte a disparu, l'historien doit se tourner vers l'exercice de la biographie pour tenter d'appréhender au mieux ses intentions. Comme nombre des acteurs de cette période charnière que fut l'Art nouveau pour l'art du XX<sup>e</sup> siècle, Jules Lavirotte (1864-1929) est un architecte peu étudié<sup>1</sup>, malgré l'intrigante exubérance décorative des immeubles de l'avenue Rapp (VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris). En 1963, dans son compte-rendu de l'ouvrage de Bernard Champigneulle et Jean Ache consacré à l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, Louis Hautecoeur (1884-1973) rappelait avec force que l'examen des formes devait toujours être accompagné du contexte socioculturel, économique, technique et historique auxquelles elles se rattachaient afin d'appréhender au mieux leur évolution. Ainsi, dans le cas des intérieurs privés, la prise en compte du rôle des commanditaires apparaît plus que jamais comme incontournable<sup>3</sup>. Cet article s'inscrit dans cette approche transdisciplinaire en faisant plus précisément appel aux sciences sociales à partir d'archives familiales inédites en provenance de l'artiste peintre Jane Barbier de Montchenu (1857-1924), épouse de Jules Lavirotte<sup>4</sup>. En effet, à la suite du décès de son épouse en 1924 et de son placement définitif en maison de santé en raison de graves troubles mentaux, des décisions rapides ont dû être prises par ses beaux-enfants, héritiers désignés de ses biens<sup>5</sup> et sa famille d'origine lyonnaise, pour assurer l'avenir financier incertain de l'architecte égaré. Cette tension entre les deux parties, issue du passé difficile du couple Lavirotte a été préjudiciable à la conservation de ses archives professionnelles, faisant oublier son

travail au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Cet élément biographique en apparence anecdotique nous révèle pourtant l'essence profonde de sa carrière d'architecte moderne, en révolte contre les idées conservatrices de son milieu d'origine provincial : réussir socialement et financièrement une vie artistique parisienne aux côtés d'une peintre divorcée et mère de famille. Si Lavirotte présente certains points communs avec Hector Guimard (1868-1943), que ce soit par leurs origines lyonnaises ou par la profession commune de leurs épouses<sup>6</sup>, la comparaison cesse irrémédiablement à la confrontation de leur cadre de vie respectif : l'hôtel des Guimard, avenue Mozart (XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris) est une œuvre d'art total militante (fig. 1), *a contrario* du décor bourgeois historiciste surchargé des Lavirotte, représentatif d'un intérieur d'artistes accomplis du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 2). Ils se retrouvent néanmoins par leur profonde aspiration à replacer l'artiste au sommet de la hiérarchie sociale de la cité moderne, emblématique en cela des valeurs idéalistes de l'Art nouveau.

Figure 1. Salon de l'hôtel Guimard (1909-1914), photographie, don de Mme Adeline Oppenheim Guimard, 1956.



© Cooper Hewitt, Smithsonian Design Museum ([https://www.si.edu/object/house-hector-guimard:chndm\\_1956-78-10](https://www.si.edu/object/house-hector-guimard:chndm_1956-78-10))

Figure 2. Salon des Lavirotte au 3 square Rapp, vers 1910.



Léonie Lelièvre entourée de ses enfants Max et Maurice Lelièvre. Au mur sont suspendus autour de l'autoportrait de Jane de Montchenu-Lavirotte (1897), les portraits de ses filles Léonie Lelièvre et Fernande Scheer.

© Archives privées.

- 2 Notre étude se concentre sur la période la plus spectaculaire – 1898-1901 – de ce Rastignac du Rhône, engagé dans la spéculation immobilière du quartier du Gros-Caillou (VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) et plus particulièrement de la peu élégante mais en plein embourgeoisement avenue Rapp, en vue de l'Exposition universelle de 1900<sup>7</sup>. Le 3, square Rapp ainsi que le 29, avenue Rapp émanent d'une part du lotissement de l'hôpital militaire désaffecté de la rue Saint-Dominique et d'autre part de celui d'une partie du parc de l'hôtel particulier de la comtesse Gustave de Montessuy, née Pauline Ximenes de Helfenstein (1825-1905). En 1922, Jane de Montchenu-Lavirotte exprimait le profond amour qu'elle portait à son mari en proie à de graves problèmes de santé :

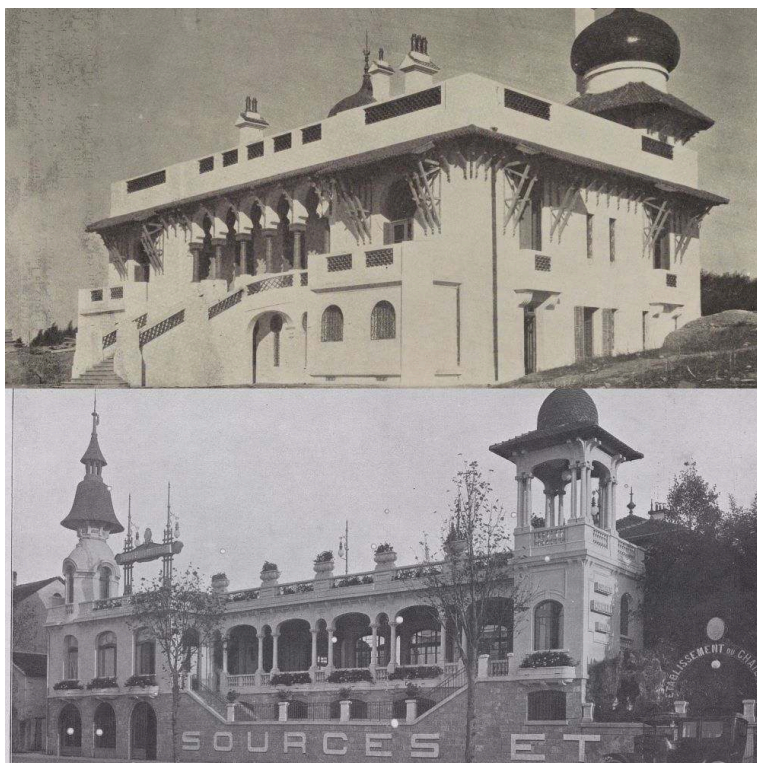
« L'impossible est fait pour conserver mon pauvre chéri, si bon, si parfait et sans lequel je ne saurais plus vivre<sup>8</sup> ».

- 3 La carrière de Jules Lavirotte est fondée autant sur cet amour jugé scandaleux que sur une sensibilité artistique commune, leur ayant permis de se libérer du déterminisme bourgeois lyonnais. Les bâtiments du square et de l'avenue Rapp fonctionneraient alors comme un hommage délicat rendu à la femme artiste, muse et protectrice des arts que fut Jane de Montchenu pour son époux qui croyait, à l'égal de nombre de ses contemporains, en l'émancipation de la « femme 1900 ». Ils illustreraient ainsi parfaitement le registre décoratif symboliste de ce premier mouvement de l'Art nouveau<sup>9</sup> ou « Modern Style », animé par le mythe théosophique du messie féminin.

## « L'architecture est une carrière idiote sous tous les points de vue ; arrivé à 31 ans, sans avoir gagné un sou<sup>10</sup> »

- 4 Ce constat désabusé de 1895 de l'élève architecte lyonnais, candidat malheureux pour la deuxième fois au prestigieux et déjà conventionnel prix de Rome de l'École des Beaux-arts de Paris<sup>11</sup>, nous renseigne sur son état d'esprit à l'aube d'une carrière qu'il trouve longue à démarrer. Si l'historiographie officielle – enjolivée sans doute par l'architecte lui-même – présente sa formation comme linéaire, de l'École des beaux-arts de Lyon (1885-1887), au sein de l'atelier d'Antonin Louvier (1818-1892), à celle de Paris (1888-1894), au sein de l'atelier de Paul Blondel (1847-1897), son parcours est en réalité plus complexe. Contraint de suivre des études de droit<sup>12</sup> pour satisfaire les ambitions professionnelles de son père, Alexandre Lavirotte (1825-1897), président de la chambre des notaires de Lyon et pur produit de l'ascension sociale bourguignonne, le jeune homme obtient avec difficulté son baccalauréat ès lettres à 21 ans, après avoir suivi de 1882 à 1885 les répétitions d'un professeur de l'École centrale de Lyon, Léon Barbier (1849-1930)<sup>13</sup>. Deuxième d'une fratrie de huit garçons, Jules Lavirotte n'est pas le seul à tenter d'éviter un destin imposé<sup>14</sup>. Pour autant, il bénéficie du soutien ponctuel de certains des membres de sa famille, comme celui de son cousin germain, François Lavirotte (1864-après 1936), avec la commande de sa villa de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône) en 1899, qu'il décrira ensuite comme « bien parisienne - Ô Lyonnais ! - malgré ses toits à l'italienne, sa logette et son belvédère, pseudo-antique sentant la rue Bonaparte<sup>15</sup> ». Par ailleurs, il semble bénéficier également d'une commande pour l'entreprise commerciale des Sources du Châtelet d'Évian-les-Bains en 1907 (fig. 3) sur la recommandation d'Alphonse (1863-1929) et d'Émile Lavirotte. Ce dernier frère apparaît d'ailleurs comme celui avec lequel l'architecte a le plus d'affinités, puisque la signature gravée des façades des bâtiments Rapp, au graphisme mouvementé caractéristique, est reprise sur les enseignes du stand des éphémères voitures Audibert & Lavirotte au Salon de l'automobile du Grand Palais de 1901, telle une marque désormais identifiable par tous. Au contraire d'un Guimard qui s'exclut lui-même du circuit institutionnel par une posture intellectuelle militante, Lavirotte, en quête de reconnaissance, mène la carrière d'un artiste officiel : participation au très respectable Salon des artistes français (de 1896 à 1913), obtention du diplôme d'architecte en 1907, membre de la Société des architectes diplômés par le gouvernement (SADG), officier d'Académie avec palmes académiques. Cette stratégie professionnelle réussie<sup>16</sup>, couplée à une présence régulière dans la presse spécialisée, lui permet de devenir le seul architecte parisien de la période à recevoir, à trois reprises et après ses sollicitations, la médaille d'or au concours de façades de la Ville de Paris pour le 29, avenue Rapp en 1901, le 34, avenue de Wagram en 1904 et enfin pour l'ensemble de l'avenue de Messine en 1908. L'influent Louis-Charles Boileau (1837-1914), avec ses différentes critiques publiées dans l'organe officiel de la Société des architectes français *L'Architecture*, est un soutien paternaliste du jeune lyonnais. Ambitieux, celui-ci n'hésite pas à alimenter l'actualité avec des articles complaisants<sup>17</sup>.

Figure 3. Château de la colonie agricole de Chaouat, Tunisie (1896-1898) et Établissement des sources du Chatelet à Évian-les-Bains (1907-1910) de Lavirotte.



© DR

- 5 D'un point de vue quantitatif, l'œuvre architecturale de Lavirotte est plus qu'honorable (35 projets actuellement recensés) et principalement parisienne : sept bâtiments d'habitations, neuf salles de cinémas pour la société Lutétia, sept surélévations, agrandissements ou constructions d'ateliers d'artiste et trois projets publics, dont l'Orphelinat départemental mixte de Vitry-sur-Seine (actuel domaine départemental Adolphe Chérioux). Ses créations des plus variés le définirait plutôt comme le tenant d'un éclectisme à la mode, expression d'un « Art nouveau bourgeois » à l'image du travail de ses confrères George Chedanne (1861-1940) ou Xavier Schoellkopf (1869-1911). L'architecte néoclassique « des heureux du monde », René Sergent (1865-1927), a remarqué très justement cette appétence de Lavirotte pour donner à ses constructions « une expression réelle des goûts et des sentiments de la classe dirigeante actuelle, sagement progressiste<sup>18</sup> ». En effet, du néomauresque de la colonie agricole modèle (1896-1898) de Chaouat<sup>19</sup> en Tunisie (fig. 3) pour le compte de Mme Georges Lagrenée (1843-1915)<sup>20</sup>, à la réutilisation décomplexée de son grandiloquent projet refusé en 1903 pour l'Hôtel des postes d'Alger et accepté finalement à Mâcon en 1914, ou encore la salle des fêtes d'un Louis XVI-1900 convenu pour la baronne hongroise Philippe de Boï Orosdy d'Oro (1871-1957) à Paris, Lavirotte « est resté un architecte comme vous et moi, s'ingéniant à répondre de son mieux aux désirs de ses clients<sup>21</sup> ».

Figure 4. GRAND ROUL-ENT HD-1, *Exposition de l'habitation, curieuse exposition d'habitations à bon marché*, Grand Palais des Champs-Élysées, lithographie couleur, 160x120 cm, Chaix, Paris, 1903.



Au premier plan, le pavillon ouvrier de Lavirotte.

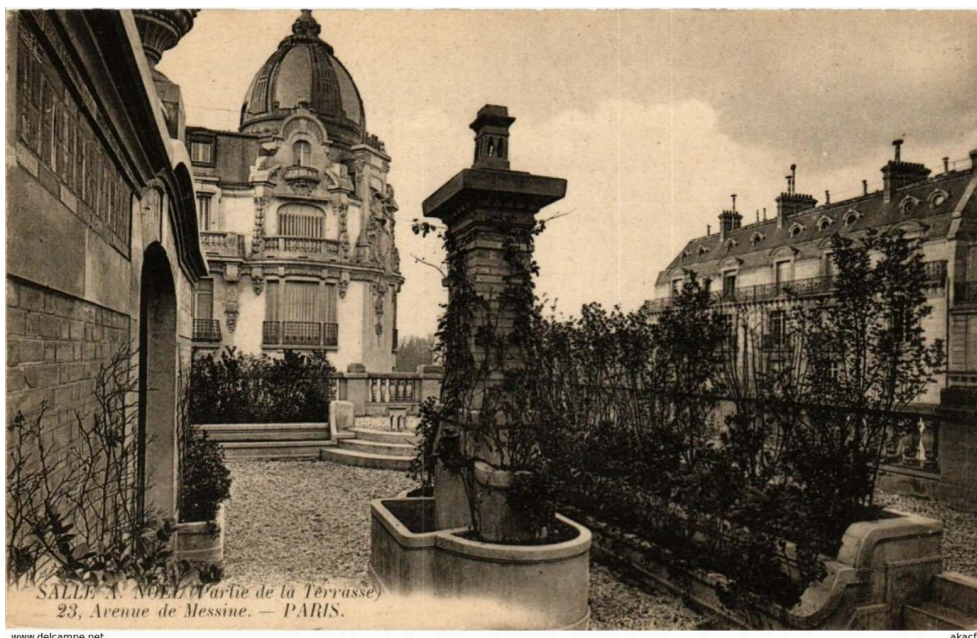
© BNF (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53024012h.item>)

- 6 Souhaitant obtenir de nouveaux marchés en répondant aux enjeux de salubrité publique initiés par des sociétés philanthropiques bâtisseuses, il participe à l'Exposition de l'habitation, des industries du bâtiment et des travaux publics à l'été 1903 au Grand Palais, ainsi qu'à l'Exposition d'hygiène de Lyon à l'été 1907 : il y présente une édification à échelle réelle d'« habitations modèles à bon marché<sup>22</sup> (fig. 4) pour la société de crédit populaire, commercial et agricole L'Étoile du foyer<sup>23</sup>. Par souci de publicité, il offre même les plans d'une villa de 25 000 francs à la tombola de l'Exposition de Paris<sup>24</sup>, qui pourrait correspondre à celle construite à Franconville (Val d'Oise). Enfin, sa participation au projet du parc Beauséjour (sur les communes de Villemoisson, Morsang-sur-Orge, Épinay et Sainte-Geneviève (Seine-Oise, actuelle Essonne) ainsi que le terrain acheté personnellement en 1905<sup>25</sup>, évoquent ces ambitieux lotissements modernes et hygiénistes rêvés aux portes de Paris, à l'image de Maisons-Lafitte ou du Vésinet. En dépit du faible prix des terrains et des constructions déjà élevées par Hector Guimard, cette promotion immobilière s'avère un échec financier en raison de son éloignement trop important de Paris.
- 7 S'intéressant à tout type de projet architectural, Lavirotte applique à chacun d'entre eux un rationalisme académique, en adaptant leur fonction et leur décor à leur environnement : l'ensemble de l'avenue de Messine (VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) de 1906, construit pour l'éditeur de musique Albert Noël (1855-1940), réunit élégamment, bureau, magasins de vente, salle de location, appartement du commanditaire et maison de rapport, tandis que les attractifs Établissements des sources d'eaux minérales du Châtelet à Évian-les-Bains concentrent intelligemment une partie commerciale



d'embouteillage de l'eau minérale et un espace thermal public (restaurant, salons, buvette, hôtel). Si les architectures de Lavirotte s'adaptent au programme défini, aux goûts et visées de ses commanditaires tout en suivant la mode<sup>26</sup>, elles s'appuient aussi sur une ingénierie de pointe. L'emploi de nouveaux matériaux pour améliorer le confort de ses occupants, faciliter l'entretien des édifices ou baisser drastiquement les coûts de construction est un atout technique certain pour séduire et obtenir de nouvelles commandes (fig. 5) dans le contexte de crise que connaît alors le secteur du bâtiment<sup>27</sup>.

Figure 5. Terrasse arborée de l'immeuble Noël, 23, avenue de Messine (1906).



© DR

## Pour l'amour de Jane de Montchenu (1857-1924)

- 8 Loin d'être secondaires, les sentiments amoureux qui animent l'élève de 18 ans et la jeune mère de 25 ans qu'était Jeanne Barbier née de Montchenu<sup>28</sup>, épouse du professeur chargé de faire obtenir son baccalauréat à Jules Lavirotte, sont un puissant moteur de création, malgré la condamnation sans équivoque des milieux conservateurs catholiques (fig. 6). L'idylle, qui selon l'architecte ne débute réellement qu'en 1885, naît alors que le couple Barbier est fragilisé, en raison des « sommes d'argent considérables » que Léon Barbier « vient de perdre dans des opérations de Bourse<sup>29</sup> », ayant poussé Jeanne Barbier à obtenir une séparation de biens en 1882 pour préserver sa dot. La passion grandissante<sup>30</sup> de la jeune femme pour l'art, qu'elle tente de concilier avec son rôle d'intendante de l'Institution Barbier<sup>31</sup> a pu constituer un point commun avec celle contrariée du jeune Lavirotte. La découverte d'une correspondance entre les deux amants en 1887, puis le refus du jeune conscrit de se battre en duel pour une raison fallacieuse (Barbier est une fine lame), poussent le mari déshonoré à en informer la famille Lavirotte qui expédie Jules à Paris sitôt son service militaire terminé pour tenter de mettre fin au scandale.

Figure 6. Jules Lavirotte et Jane de Montchenu-Lavirotte vers 1897.



© DR

- 9 Mère de trois enfants<sup>32</sup> et présentant des velléités d'affranchissement par la pratique artistique<sup>33</sup>, Jeanne Barbier concentre à elle seule les terreurs des familles dites convenables. Ce temps de séparation imposée entre les amants empêchés permet à la jeune apprentie de poursuivre sa formation par la fréquentation de rares ateliers lyonnais ouverts aux femmes<sup>34</sup> et par de modestes expositions où elle subit le feu de violentes critiques<sup>35</sup>. Se consacrant presque exclusivement à l'art du portrait, elle participe ensuite presque chaque année au Salon des artistes français de Paris, à l'Union des femmes peintres et sculpteurs à partir de 1906, association féministe artistique, tout en devenant l'élève de plusieurs artistes reconnus<sup>36</sup>. La relation amoureuse se poursuivant au grand dam des Lavirotte et de son époux, Jeanne Barbier quitte le domicile conjugal et obtient, le 14 juin 1894, le divorce à ses dépens avec droit de visite pour ses enfants<sup>37</sup>. Tandis qu'Alphonse Lavirotte essaye toujours de mettre fin à cette idylle en proposant à son frère que Jeanne Barbier reste sa maîtresse officielle, l'honnête élève architecte amoureux décide, en juin 1895, de mettre un terme définitif aux pressions familiales et sociales en épousant la femme qu'il aime depuis dix ans, non sans pointer les incohérences de pensées du conformisme bourgeois :

Tu me traites comme un emballé qui a perdu la notion des choses et des gens (...) si je suis autant attaché à elle, c'est parce qu'elle le mérite en tout point ; c'est que depuis que je la connais, je n'ai cessé de l'estimer chaque jour davantage et découvrir en elle des qualités dont n'importe quelle femme serait à juste titre fière. J'ai le cœur trop haut placé (...) pour le donner tout entier à qui ne le mériterait pas, or elle le mérite en tout point pour son dévouement, son abnégation, son ardeur incroyable au travail, l'élévation de ses sentiments et de ses pensées. (...) Je n'ai

qu'un moyen, d'agir en honnête homme, c'est de l'épouser, voilà du fond du cœur mon avis<sup>38</sup>.

Figure 7. Jane de Montchenu-Lavirotte dans l'atelier de la rue de Bourgogne, 1898.



© Archives privées.

- 10 Nonobstant le mariage, dans la plus stricte intimité de Jules Lavirotte avec Jane de Montchenu à Massy (Essonne) le 14 juin 1897, la plupart des membres de la famille de l'architecte continuent à toiser cette « terrible compagne<sup>39</sup> » à l'instar du très catholique Alphonse Lavirotte<sup>40</sup> :

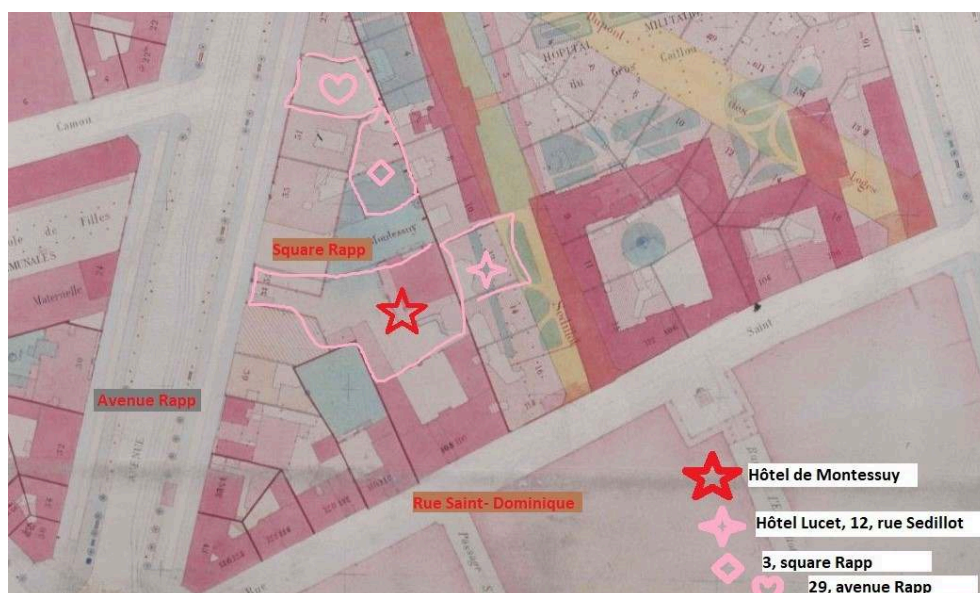
Admirablement belle, superbement intelligente, mais un prodige de méchanceté.  
Que Dieu lui pardonne le mal qu'elle a fait à mon père, à ma mère, à nous tous et  
préserve nos enfants d'un semblable fléau<sup>41</sup>.

- 11 Le monument funéraire que les enfants de Jane de Montchenu font élever en 1924 en hommage à leur mère au cimetière de Loyasse (Lyon)<sup>42</sup> ainsi que le souvenir de femme libre encore vivant auprès de ses actuels descendants, attestent bien d'une disqualification morale des combats d'émancipation féminine en lutte contre l'hypocrisie sociale provinciale et la tutelle patriarcale vacillante. En revanche, le couple nouvellement installé à Paris bénéficie du soutien d'un réseau lyonnais plus ouvert. C'est sans doute par l'entregent de leur témoin de mariage, le sculpteur Jean-Augustin-Alfred Masson (1830-1897), qu'ils choisissent Massy pour régulariser leur relation<sup>43</sup>. Lavirotte obtient en 1898 son premier chantier parisien grâce à un chirurgien honoraire des hôpitaux de Paris d'origine lyonnaise, Benjamin Polaillon (1836-1902) : la construction d'une maison de rapport au 151, rue de Grenelle (VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris), suite au décès de son premier architecte, Firmin-Charles-Désiré Cugnière<sup>44</sup>. Lavirotte achète aussi en 1912 une villa-atelier à Anthéor (Var) aux héritiers du fantasque photographe et peintre Antoine Lumière (1840-1911), vite rebaptisée « La palette »<sup>45</sup> en hommage à son épouse qui y portait ses petits-

enfants en plein air. La « transformation partielle de combles en atelier d'artiste » fin juillet 1897<sup>46</sup> du vieil hôtel particulier que le couple, désormais officialisé, loue à l'angle de la rue de Grenelle et de la rue de Bourgogne<sup>47</sup> confirme le soin apporté à leur cadre de vie, lieu de sociabilité par excellence pour animer leurs carrières respectives (fig. 7). L'entremise mondaine de Jane de Montchenu-Lavirotte apparaît dès lors des plus habiles pour faire obtenir de modestes mais nécessaires commandes à son mari : Polaillon, témoin de mariage de sa fille Fernande avec Albert Scheer (1873-1915) en 1899<sup>48</sup> finance la même année un ensemble d'ateliers d'artistes, la cité du général-Négrier (VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris). En 1910, la sculptrice féministe bon ton Gabrielle Dumontet (1860-1936)<sup>49</sup> surélève son atelier du 118, rue Saint-Dominique (VII<sup>e</sup> arrondissement) pendant que le peintre des scènes balnéaires élégantes Paul Michel Dupuy (1869-1949) commande un atelier en 1914, villa Aublet (XVII<sup>e</sup> arrondissement). Enfin, « la décoration complète d'une salle à manger, avec plafond orné de fleurs et d'amours, dessus de portes, etc. en l'hôtel de la comtesse de Montessuy, 35, avenue Rapp, puis les dessus-de-porte du salon de l'hôtel de M. Lucet, rue Sédillot<sup>50</sup> » de Jane de Montchenu de 1899, signale même sa collaboration aux projets architecturaux de son mari pour leur mécène inespérée, Pauline de Montessuy, fille naturelle du duc Paul de Wurtemberg (1785-1852)<sup>51</sup>.

## La fontaine des muses du 3, square Rapp

Figure 8. PP/11900/B, Plan parcellaire du 28<sup>e</sup> quartier, quartier du Gros Caillou.



Les immeubles de Lavirotte (Hôtel Lucet, square Rapp et avenue Rapp) construits autour de l'hôtel de Montessuy.

© AD Paris (<http://archives.paris.fr/arkotheque/visionneuse/>)

- 12 Il convient tout d'abord de dissiper les malentendus récurrents entretenus au sujet de l'hôtel Lucet du 12, rue Sédillot et de l'immeuble de rapport du square Rapp (1898-1900), bâtis pour la comtesse de Montessuy : ils s'inscrivent principalement dans le contexte de spéculation immobilière qui a enfiévré cette partie du VII<sup>e</sup> arrondissement et nullement pour que la commanditaire ne s'installe dans l'une ou

l'autre de ces nouvelles constructions<sup>52</sup>. En effet, âgée de 73 ans en 1898, la comtesse se partage entre l'hôtel de Montessuy de l'avenue Rapp et le château des Riffets à Bretteville-sur-Laizé (Calvados) laissant son fidèle fondé de pouvoir, Romuald Jaworowski (1830-inc.), gérer et valoriser ses multiples propriétés<sup>53</sup>. Le plan parcellaire de la ville de Paris (fig. 8) montre bien la création du square Rapp au fond du parc Montessuy, sur le modèle de la villa parisienne où l'immeuble de Lavirotte, aux allures de château romantique allemand, fonctionne comme une toile de fond pittoresque pour la parente d'une famille royale régnante d'outre Rhin. L'analyse indulgente, historique et étrangement « culinaire » de Boileau de ce décor néorenaissance opulent<sup>54</sup> paraît bien être une référence déguisée au parent mythique de Jane Lavirotte, Marin de Montchenu (c.1498-1543), maître de cérémonie et intime de François I<sup>er</sup><sup>55</sup>. Le goût des toits colorés en tuiles vernissées serait, en outre, un rappel de ceux de la Bourgogne natale de Lavirotte, détail décoratif fort apprécié par la bourgeoisie lyonnaise arrivée (villa Lumière de Montplaisir à Lyon). Jane Lavirotte ayant été écartée de la succession du château féodal du XV<sup>e</sup> siècle de Montchenu (Drôme), l'allure de castel parisien du square Rapp pourrait se comprendre aussi comme une délicate attention d'un architecte amoureux, soucieux de rappeler le rang de son épouse (fig. 9).

Figure 9. PH20321, Charles Lansiaux, 3, *square Rapp*, VII<sup>e</sup> arrondissement, Paris, 1918, photographie, 23,3 x 17 cm.



Les Lavirotte occupent de 1900 à 1924 le duplex du 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> étage avec la terrasse arborée.

© Musée Carnavalet, Histoire de Paris.

- 13 L'originalité de cet immeuble spéculatif, comme celui de l'avenue Rapp, réside dans le regroupement combiné de différents modèles d'habitation : un hôtel particulier avec accès privatif par le square occupe le sous-sol, le rez-de-chaussée et le premier étage ; un vaste appartement traditionnel au deuxième puis au troisième étage. Et enfin, deux duplex s'emparent du quatrième, cinquième et sixième. C'est dans ce dernier que les

Lavirotte vivent de mai 1900 à juillet 1924, dont le cœur est un salon de réception seulement éclairé d'une verrière d'atelier, orné de portraits peints, par la maîtresse des lieux, des membres de leur famille (fig. 10). L'agence de l'architecte, en réalité « un bureau d'architecte » et « un cabinet de travail » prennent place dans les deux pièces en façade dans un décor mobilier historiciste. Seuls des petits vases d'Alexandre Bigot (1862-1927) disposés çà et là donnent une touche contemporaine à cet intérieur caractéristique du capharnaüm esthétique des années 1900, témoin de l'appartenance du couple Lavirotte à cette marginalité sociale par laquelle la mode bourgeoise se renouvelle<sup>56</sup>. Un escalier intérieur dessert sur les toits une chambre d'ami<sup>57</sup>, un jardin d'hiver dans le clocheton, vite transformé en atelier pour Jane Lavirotte et une chambre de domestique, le tout donnant sur une longue terrasse arborée à la vue dégagée. Cet appartement singulier, fait sur mesure selon toute vraisemblance, représente une incontestable carte de visite pour le couple qui y restera toujours fidèle<sup>58</sup>, à la différence d'Hector Guimard, qui après sa première manifestation architecturale d'envergure, le Castel Béranger (1895-1898), déménagera en son hôtel (1909-1914) puis dans un appartement de son immeuble de rapport (1925-1928) de la rue Henri Heine (XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris), l'« architecte d'Art » faisant corps avec l'évolution de sa création.

Figure 10. Salon/atelier de l'appartement des Lavirotte, vers 1924.

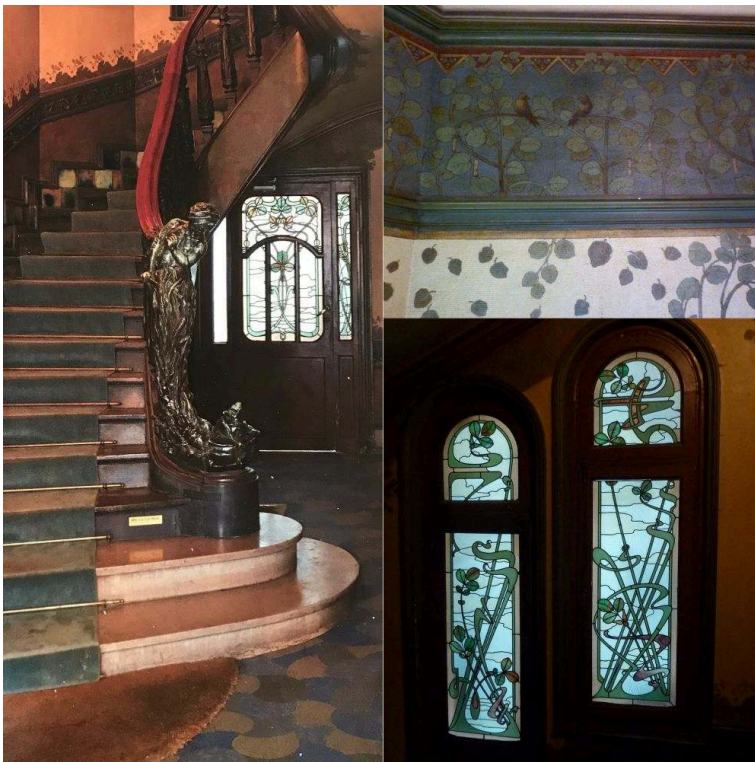


© Archives privées.

- 14 Le décor fort sombre de la cage d'escalier principal avec ces vitraux « où le verre américain mêle ses splendeurs irisées aux transparences plus sourdes du verre anglais<sup>59</sup> » concentre tous les efforts de l'architecte : le départ d'escalier est formé d'une curieuse figure féminine sortant d'un coquillage entouré de roseaux en grès d'Alexandre Bigot plongeant le regard vers la mosaïque de vagues colorées du sol. Les

balustres de céramique escaladées d'escargots ainsi que les fougères courant sur le lambris bas renforcent l'atmosphère de sous-bois humide sous l'ombrage des branches feuillues de noisetiers peints - avec leurs chatons et leurs écureuils - des frises du haut des murs (fig. 11). Cette singulière composition décorative est une allusion à la mort de Daphnis telle qu'elle est relatée dans la cinquième églogue des *Bucoliques* de Virgile (70-19 av.J.-C.)<sup>60</sup>. L'ornementation symbolique du square Rapp se veut ainsi une référence délicate au deuil récent de sa commanditaire qui pleure son dernier enfant, Rodolphe de Montessuy (1844-1897), atteint de graves troubles mentaux<sup>61</sup>. Affligée depuis de longues années, la vie de Mme de Montessuy a été un véritable martyre, personnifié par les chardons christiques sculptés de la façade<sup>62</sup>.

Figure 11. Décor du vestibule et de la cage d'escalier du 3, square Rapp.



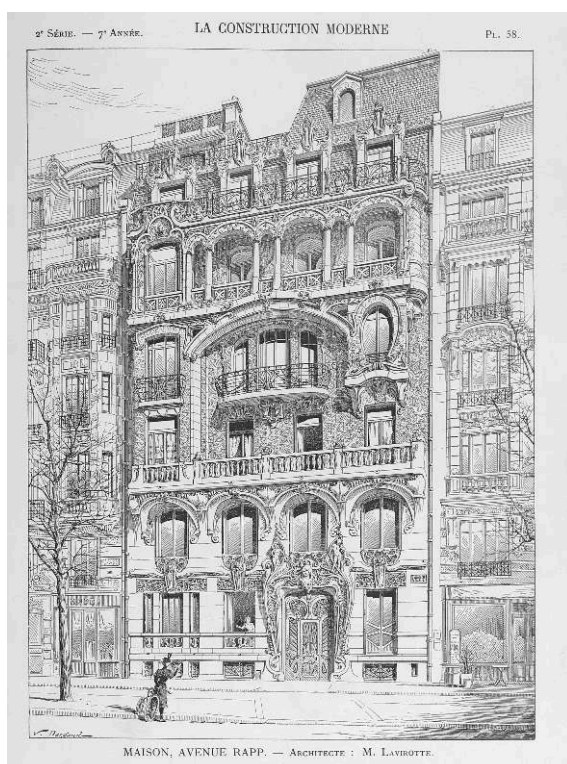
Sous les noisetiers représentés en haut des murs, une nymphe de grès pleure la mort de Daphnis au bord d'une mosaïque symbolisant l'ondulation de l'eau. Les initiales des Lavirotte, JL et JM, sur les vitraux de la cage d'escalier précisent l'aspect biographique du décor général.

© DR.

- 15 À la lumière de la biographie de l'architecte, les éléments de décor du square Rapp se complexifient par des allusions sibyllines à l'histoire de son couple : les initiales respectives – JL et JM – des vitraux de l'escalier, enroulées dans un luxuriant feuillage trilobé, évocateur du trèfle chanceux, la frise peinte de coings dorés qui suit l'ascension de l'escalier, symbole de l'amour et de la fertilité pour les Grecs pourraient signifier un événement plus intime, celui de l'impossibilité pour Jane Lavirotte de couronner leur amour. L'amitié avec l'éminent gynécologue qu'était Polailon, les coloquintes de mosaïque du vestibule issues de la famille hermaphrodite des solanacées, au temps de fécondation très court, appuieraient cette hypothèse. Enfin, les petites dalles transparentes améthyste incongrues du seuil de l'immeuble, la frise d'aubergines inattendue du vestibule ainsi que l'omniprésence de ce thème pour l'immeuble

reconstruit de la rue de Grenelle<sup>63</sup> où le couple a vécu après son mariage, indique la couleur violet symbole du deuil, de la spiritualité et de l'initiation ésotérique. Dans la cour, le jaillissement de fer forgé de la grille de la fontaine extérieure rappelle aussi bien la source d'eau présente sous l'immeuble – et utilisée pour le mouvement de l'ascenseur hydraulique – que la fonction éternelle de cet élément, symbole de vie et de mouvement.

Figure 12. Dargaud, Façade du 29, avenue Rapp, gravure, 1902, publiée dans *La Construction moderne* du 19 avril 1902.



À noter, la présence d'une cycliste en *bloomer*, ensemble composé d'une jupe courte portée sur un pantalon à la turque, signe d'émancipation féminine.

[https://portaildocumentaire.citedelarchitecture.fr/pdfjs/web/viewer.html?file=/Infodoc/ged/viewPortalPublished.ashx?eid%3DIFD\\_FICJOINT\\_FRAPN02\\_COM\\_1902\\_16\\_PDF\\_1](https://portaildocumentaire.citedelarchitecture.fr/pdfjs/web/viewer.html?file=/Infodoc/ged/viewPortalPublished.ashx?eid%3DIFD_FICJOINT_FRAPN02_COM_1902_16_PDF_1)

## Le triomphe de la femme 1900 du 29, avenue Rapp

- 16 Bien que l'immeuble de l'avenue Rapp (1899-1901) reste aujourd'hui l'œuvre la plus emblématique de Lavirotte, il ne constitue en réalité qu'une manifestation d'exubérance de l'ardeur du jeune architecte qui ambitionne de réaliser un tour de force technique et stylistique au pied même de l'Exposition universelle de 1900. Cette vitrine festive, avec ses parements multicolores de grès de la maison Bigot<sup>64</sup>, a surgi de terre grâce à un important emprunt bancaire consenti à l'industriel de la chimie, Charles Combes (1854-1907)<sup>65</sup> et au couple Lavirotte (fig. 12). L'obtention de la médaille d'or au concours des façades de 1901 et non en 1900<sup>66</sup>, les réactions contrastées de la presse ne stimulent pas l'occupation rapide de l'immeuble, dont les appartements ne sont tous loués qu'en mars 1905 – soit quatre ans après sa livraison –, l'associé de l'architecte s'installant même au troisième étage en 1903 pour montrer l'exemple<sup>67</sup>.



Finale­ment racheté aux enchères en juin 1905 par Combes, le 29, avenue Rapp est en fait un semi-échec économique et professionnel de la tentative d'union de la science et de l'art appliquée à l'architecture, en raison de l'aspect criard de la façade, digne d'un palais de fête foraine. Dans son roman de gare *L'amour s'amuse* de 1906, le romancier Gaston Derys (1875-1945) se fait l'écho de cette mise en couleur des bâtiments issue des leçons académiques et des dernières découvertes archéologiques. Cette alliance désormais possible de l'art et de l'industrie, théorisée et appliquée par les aînés Paul Sédille (1836-1900) associés au faïencier Jules Loebnitz (1836-1895), se retrouve dans les ambitions de l'un de ses héros céramiste, enclin à élever des maisons colorées profondément idéalistes et moralisatrices, où « il faudrait que les conditions vulgaires de la vie fussent poétisées » pour une « France nouvelle » :

Aux façades des unes, la collaboration du sculpteur et du céramiste accrocherait des guirlandes et mêlerait des rameaux ; ailleurs, elle dresserait des figures humaines : la vie contemporaine, plutôt que la fable, inspirerait l'artiste. Point de mythes obscurs. De la clarté, dans la pensée et dans la couleur, et de la gaieté, de larges leçons de confiance et de bonheur [...] Mais oui, ce serait la concorde, ce serait l'amour, ce serait même la repopulation, toute la lyre !<sup>68</sup>.

Figure 13. Jane de Montchenu-Lavirotte entourée de ses filles, Fernande Scheer et Léonie Lelièvre, vers 1900.



Buste sculptée de la femme 1900 du portail d'entrée. Pendentif (argent et topaze) ayant appartenu à Jane de Montchenu-Lavirotte, vers 1900.

© Archives privées.

- 17 Bien qu'abscons au premier abord, le registre décoratif nébuleux de la façade polychrome de l'avenue Rapp se démystifie si on l'observe à l'aune de cette toile de fond idéaliste et du mouvement d'émancipation féminine des années 1900. La tête sculptée du portail d'entrée à la coiffure relâchée et au renard glissant de ses épaules incarne cette femme moderne et élégante « ni bas-bleu, ni pot-au-feu<sup>69</sup> » en devenir

(fig. 13). Les écrits des frères Margueritte, de la journaliste Séverine (1855-1929) ou ceux du journal, *La Fronde*, dirigé par l'impériale Marguerite Durand (1864-1936), dépeignaient ce « féminisme en dentelle<sup>70</sup> » militant pour une amélioration de la place de la femme au sein de la société contemporaine (autonomie financière, égalité des droits civiques...) sans privation des agréments dus à leur condition. En réaction aux revendications jugées trop excessives des suffragettes, ce courant modéré du féminisme à connotation bourgeoise propose une exaltation des valeurs féminines supposées que sont la pacification et l'élévation de l'humanité par la maternité. Les Laviotte appartiennent à cette bourgeoisie progressiste, si l'on en juge de la réception donnée dans leur appartement en 1909 en l'honneur de l'une des pionnières de la pratique sportive et vice-présidente de la Ligue française du droit des femmes, Camille du Gast (1868-1942)<sup>71</sup>. Les actrices et chanteuses de music-hall du « demi-monde » (Gaby Madry, Arlette Dorgère - 1880-1965, Gaby Deslys - 1881-1920), considérées alors comme des affranchies du modèle social dominant, font partie des clientes de Jane de Montchenu-Laviotte. Cette libération féminine par l'art est même incarnée par la deuxième belle-fille de l'architecte, Fernande Scheer, qui, délaissée par un mari volage, est cantatrice de 1900 à 1914 sous le nom de scène anglicisant de Felda Symson<sup>72</sup>. Enfin, la commanditaire de l'appart-hôtel Logilux du 34, avenue de Wagram (XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) pour le quartier touristique de l'Arc de Triomphe, est une professeure de chant réputée séparée de son époux, Amélie Russeil (inc.-1933), confirmant autant l'importance du rôle joué par les femmes émancipées dans la carrière de Laviotte que leur attrait pour les paris architecturaux et esthétiques.

Figure 14. Portail d'entrée du 29, avenue Rapp. Salle à manger de la maison personnelle de Victor Horta à Bruxelles, *L'amour des âmes* de Jean Delville, huile sur toile, 1900. Chaise de la salle à manger d'apparat de l'hôtel Nozal par Hector Guimard, vers 1909.



La fusion du masculin et du féminin ou androgynie provoquée par la force de l'amour est un poncif formel de l'époque Art nouveau.

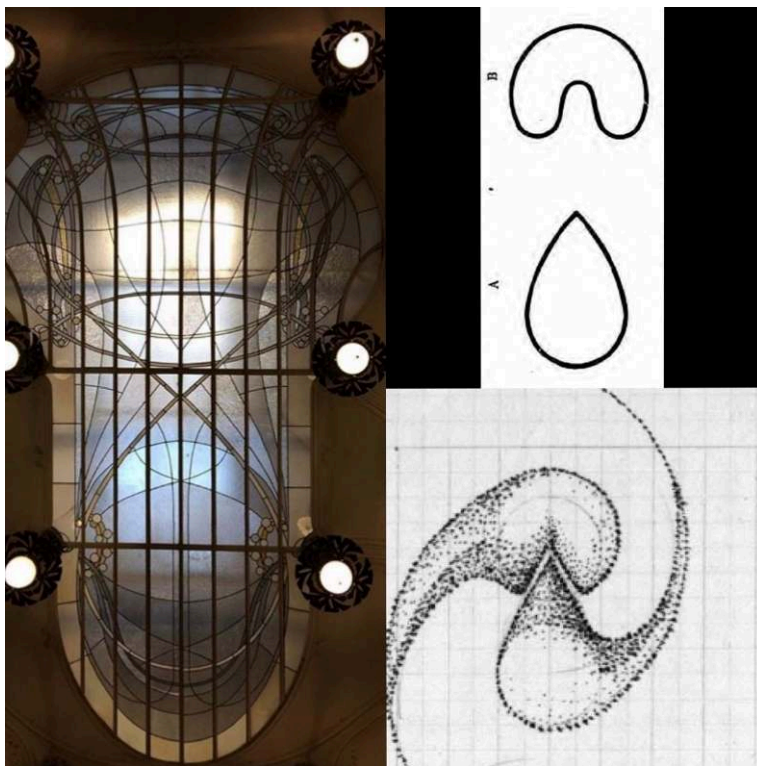
© DR.

- 18 Les œuvres symbolistes du moment Art nouveau résonnent des inquiétudes de la société sur cette évolution du statut de la femme, présentée tantôt comme de terribles tentatrices tantôt comme des rédemptrices. *L'Ève nouvelle*, le roman ésotérico-féministe de Jules Bois (1868-1943) de 1896 semble avoir fortement inspiré le décor extérieur de l'avenue Rapp où figurent les inventions attribuées à l'« Ève bienfaitrice » des temps passés, le « feu, l'arc, la roue, la charrue, le navire, [et] l'œuf ailé ». Cette vision historique fantasmée de l'apport de l'éternel féminin à la civilisation humaine est au cœur des conceptions théosophiques qui fleurissait depuis le Second Empire en réaction au scientisme ambiant et au dévoiement du catholicisme romain<sup>73</sup>. L'intercession médiumnique spirituelle supposée de la figure féminine connaît ses heures de gloire à travers le magnétisme, le somnambulisme et le spiritisme dans une société patriarcale en quête de nouvelles représentations<sup>74</sup>. Ainsi, la femme future sculptée en aplomb de la porte de l'avenue Rapp se doit pour triompher de lutter contre le diktat misogyne universel, symbolisé par les deux personnages répartis de part et d'autre du visage 1900 : à gauche, « l'éternelle poupée<sup>75</sup> », aguicheuse et séductrice, « agréable ou utile à l'homme. Instrument de félicité ou de nécessité<sup>76</sup> », à droite, l'homme désolé de cette rébellion. Si les paons des ferrures de la porte sont l'emblème de Junon, reine des dieux et protectrice des femmes, les chats guettant les oiseaux des linteaux des fenêtres rappellent la phase de chasse et de séduction entre les sexes. La naissance du « couple futur » espéré pour le XX<sup>e</sup> siècle, expression tirée du titre du dernier tome de la trilogie de Bois paru en 1912, repose sur le principe

universel de l'amour, thème majeur de l'immeuble de l'avenue Rapp et des théories ésotériques à l'œuvre en ce début de siècle : le plan du vestibule avec ses deux escaliers parallèles ainsi que le dessin de la porte d'entrée prennent la forme du coït, union du sexe masculin et féminin d'où jaillit une énergie créatrice androgyne, née de l'amour. Cette approche néoplatonicienne du retour à l'homme primordial est loin d'être accessoire dans cet « irrationnel 1900<sup>77</sup> » qui connut une tension permanente entre progrès technique et regain spirituel à dominante occultiste. Du reste, cette forme fusionnée est un poncif formel des créations artistiques Art nouveau (fig. 14), à l'image de la verrière zénithale de l'hôtel Mezzara (XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris) réalisée par Hector Guimard pour le théosophe Paul Mezzara (1866-1918) à partir de dessins de son maître à penser, S. U. Zanne (1838-1923)<sup>78</sup> :

Il n'y aurait plus de temple sur cette planète qu'il en existerait encore un, tant que vivra une femme. Les entrailles d'une femme sont physiologiquement le plus beau, le plus palpitant spectacle de l'évolution de la vie, de l'édification des univers, de la création des corps et des âmes. L'élan de l'homme s'achemine, comme le myste à l'initiation, vers le sanctuaire secret, protégé par la muraille de ses hanches. Là se déroule le grand arcane ; la magie divine réalise son prodige. Un Dieu véritable descend lorsque le pèlerin viril s'est en quelque sorte anéanti et fondu au féminin graal<sup>79</sup> (fig. 15).

Figure 15. Verrière zénithale de l'hôtel Mezzara (1910-1913) par Hector Guimard, d'après les dessins de l'union du féminin et du masculin du théosophe S. U. Zanne, parus dans les *Vingt-quatre cours introductives-préparatoires aux Principes et éléments de cosmosophie*.



© DR.

- 19 À l'instar du chèvrefeuille fleuri qui s'enroule dans la cage d'escalier, évocateur du cycle de Tristan et Yseult de la poétesse Marie de France (fl. 1160-1210), le 29, avenue Rapp est donc bâti par et pour l'amour. Il pourrait puiser sa source dans le mysticisme religieux des Lavirotte, né de leurs combats personnels passés et semblerait peu

étonnant, si l'on considère la présence du « prie-Dieu » et de la « Sainte Bible<sup>80</sup> » dans l'agence même de l'architecte, de nombreux objets religieux européens et orientaux disséminés dans tout l'appartement (tabernacles, tête de Christ, Bouddha, Vierges...) (fig. 16), ou encore des écrits d'un scientisme ésotérique troubles du premier mari de Jane Lavirotte, Léon Barbier : *La loi morale fondée sur l'étude comparée des deux natures de l'homme : l'esprit et la matière* et *Nos devoirs sociaux et nos destinées terrestres et d'outre-tombe présumables*. Il place naturellement ce couple d'artistes ardents dans le prolongement de l'école mystique lyonnaise<sup>81</sup>, courant d'un ésotérisme chrétien représenté par des peintres comme Paul Chenavard (1827-1895), Louis Janmot (1814-1892) ou l'architecte de la basilique de Fourvière, Pierre Bossan (1814-1888).

Figure 16. Vue du salon de l'appartement des Lavirotte avec un tabernacle surmonté d'une tête de Christ polychrome, vers 1924.



© Archives privées.

## Un « Modern style » utopiste

- 20 À la fin de la Première Guerre mondiale, le projet d'orphelinat professionnel solidariste<sup>82</sup> initié par un ancien modèle de Jane Lavirotte, l'édile parisien Adolphe Chérioux (1857-1934) concentre toute l'énergie de Lavirotte ainsi qu'une grande partie de ses liquidités. L'architecte, dont la santé se détériore dramatiquement à partir de 1922<sup>83</sup>, déjà fragilisée par des pleurésies anciennes et par un grave accident de voiture en 1920 à Fréjus (Var), comprend qu'il n'achèvera pas ce qu'il considère comme le « couronnement de sa carrière<sup>84</sup> », digne de son idéalisme social. Mélancolique et en proie à pulsions suicidaires<sup>85</sup>, Lavirotte reste indifférent à l'annonce du décès de son épouse épuisée, survenu au 3, square Rapp le 11 juillet 1924. Dès le 17 juillet, son beau-fils le commandant Daniel Barbier, le fait transférer de la réputée maison de santé psychiatrique d'Ivry-sur-Seine, où Jane Lavirotte l'a fait placer, pour la maison Saint-Jean-de Dieu à Lyon auprès de sa belle-fille, Léonie Lelièvre. Interdit d'administration de ses biens et de sa personne, démis de ses fonctions au département de la Seine, ses biens vendus aux enchères en 1926, Jules Lavirotte disparaît des suites d'une

pneumonie, le 1<sup>er</sup> mars 1929, égaré dans ses délires de négation<sup>86</sup>, nés probablement d'une vulnérabilité psychologique.

- 21 Ainsi, la biographie sensible de cet architecte de l'Art nouveau parisien tend à l'historien le miroir d'une époque en rappelant la rapide évolution esthétique architecturale du tournant du XX<sup>e</sup> siècle : à la diffusion des préceptes rationalistes académiques des années 1890 succèdent les excès ornementaux des années 1900, unanimement contestés par les contemporains puis l'épure progressive avant 1914. L'art de Lavirotte s'inscrit parfaitement dans un temps en proie à l'accélération et au mouvement, suivant en cela les recommandations de la figure tutélaire de ces années, Frantz Jourdain (1847-1935) :

La haine des vieilles formules, le désir de ne pas recommencer le passé, la soif du non-vu [...] c'est en somme, le triomphe de l'individualisme [...] qui précise l'unique raison d'être de l'art ». Il martèle que « pour rester logique avec lui-même, le style moderne doit se modifier constamment et ne s'inféoder justement à aucune formule caractéristique ; sous peine de mort, il doit marcher avec le siècle, avec l'année, avec le mois [...] évoluer ou périr<sup>87</sup>.

- 22 L'émulation réciproque à l'œuvre au sein des nombreux couples d'artistes<sup>88</sup> assure de nouveaux axes de recherche pour une période marquée par l'autonomisation progressive de la femme artiste autour de 1900<sup>89</sup>. La féminité au sens large – présentée comme un idéal civilisateur à incarner par l'expression plastique – serait l'un des fondements spirituels du mouvement Art nouveau. « L'art, le plus puissant moralisateur de l'âme doit se manifester dans les moindres détails de ce qui nous entoure » avait écrit Hector Guimard affirmant, par là même, le rôle de « chef d'harmonie<sup>90</sup> » que l'architecture, mère des arts, ambitionnait de jouer dans la société contemporaine. Cette métaphysique idéaliste qualifierait parfaitement pour nous ce premier moment de l'Art nouveau ou « Modern Style », pensé par des architectes symbolistes. Jules Bois ne disait pas autre chose lors de ses conférences faites au théâtre de la Bodinière, redécoré d'ailleurs par Guimard :

Le jeune homme de demain sera donc mystique [...] s'il est artiste, ne sera donc, ni romantique, ni naturaliste, ni décadent. Ivre de réalisable idéal, d'une grâce intense, d'une émotion surnaturelle à force d'être simple, féminin dans ses élans d'âme et réfléchi, ferme, constant dans sa logique passionnée [...] il y aura en lui du philosophe, de l'observateur et du poète, et son symbolisme, n'étant pas une simagrée d'enfant, manifestera sous des formes déterminées la spontanée majesté de ses métaphysiques, nourries au suc de son cœur<sup>91</sup>.

Figure 17. Portrait laissé interrompu par le décès de Jane de Montchenu-Lavirotte dans son atelier 3, square Rapp, vers 1924.



© Archives privées.

- 23 La vision de la prééminence de l'artiste sur ces contemporains s'affilie parfaitement au mouvement symboliste européen par le dévoiement de la notion d'ariste, artiste et prêtre à la fois défendue par le Rose-Croix Joséphin Péladan (1858-1918). La promotion de l'androgynie esthétique, union des valeurs féminine et masculine, constitue le moteur de l'énergie créative pour une profession qui se considère comme maltraitée par la société industrialisée et affairiste des années 1900 (fig. 17). Et n'est-ce pas cette espérance prophétique que Lavirotte a voulu nous signifier, certes de manière outrancière, dans le décor mystique grandiloquent de l'avenue Rapp ? Trois visages androgynes et hiératiques chevaleresques ornent d'ailleurs la terrasse de l'atelier d'artiste du dernier étage de l'immeuble qui domine à la fois le microcosme de la société mêlée de la boîte à loyer et le macrocosme du peuple des rues de Paris. Dès lors, le symbolisme retrouvé de certains architectes de l'Art nouveau (Horta<sup>92</sup>, Guimard, Lavirotte) établit cet « entre-deux siècles » partagé entre science et spiritualité, en prise avec le monde moderne en marche. Assurément, par sa contemporanéité intrinsèque qu'il soit ornemental, social, économique ou philosophique, cet Art nouveau appartiendrait bien à cette arrière-garde, autre face de la modernité esthétique<sup>93</sup>, combat mené par une bourgeoisie progressiste balayée par la guerre de 1914. Du reste, Salvatore Dali (1904-1989) appuyait clairement en 1933 « sur le caractère essentiellement extra-plastique du Modern Style. Toute utilisation de celui-ci à des fins proprement « plastiques » ou picturales ne manquerait pas d'impliquer pour moi la trahison la plus flagrante des aspirations irrationalistes et essentiellement « littéraires » de ce mouvement<sup>94</sup> ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

Joseph Buche, *L'École mystique de Lyon, 1776-1847 : le grand Ampère, Ballanche, Cl.-Julien Bredin, Victor de Laprade, Blanc Saint-Bonnet, Paul Chenavard*, 1935.

Louis Charles Boileau, « Causerie, propriété de Mme la comtesse de M..., square Rapp, n°3, architecte : M. Lavirotte », *L'Architecture*, 27 avr. 1901.

Jules Bois, *La jeunesse de demain*, Paris, Librairie de l'art indépendant, 1891.

Jules Bois, *L'Eve nouvelle*, Paris, Flammarion, 1896.

Manuel Charpy, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 34, 2007.

Jules Cotard, « Du délire de négation », *Archives de Neurologie, revue des maladies nerveuses et mentales*, t. IV, 1882.

Salvatore Dali, « De la beauté terrifiante et comestible de l'architecture Modern Style », *Minotaure*, Paris, déc. 1933.

Cécile Dulière, « L'équerre et le compas : Horta et l'idéalisme », dans Dragnet Michel (dir.), *Splendeurs de l'idéal. Rops, Khnopff, Delville et leur temps*, Snoeck-Ducaju & Zoon/Pandora/ULB, Bruxelles, 1996.

Gaston Derys, « L'amours s'amuse, chez un céramiste », *Le Courrier français*, 30 août 1906.

Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995.

Serge Fauchereau, Jöelle Pijaudier-Cabot (dir.), *L'Europe des esprits, ou la fascination de l'occulte, 1750-1950*, Éditions des musées de Strasbourg, 2011.

Charlotte Foucher-Zarmanian, *Créatrices en 1900. Femmes artistes en France dans les milieux symbolistes*, Mare & Martin, 2015.

Irène Jami, *La Fronde, quotidien féministe (1897-1903) et son rôle dans la défense des femmes salariées*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Maurice Agulhon, 1983.

Frantz Jourdain, « L'art du décor à l'Exposition universelle de 1900 », *L'Architecture*, 5 janv. 1901.

Catherine Kounelis, « Charles Combes (1854-1907) et les débuts de l'industrie de l'aluminium électrolytique en France », *L'Actualité Chimique*, Société chimique de France, 2010.

Frédérique de Lambert Bregnot du Lut, *Laurent de Montchenu (1726-1802), commandant en second pour le Roi en Vivarais et Velay : introduction à l'édition commentée de sa correspondance administrative pour les années 1788 et 1789*, sous la direction de Bernard Hours, Université Jean Moulin (Lyon 3), 2015.

Jean-Pierre Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, L'Age d'Homme, 1992.

Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte, L'audace d'un architecte de l'Art nouveau*, Éditions AJLA (Association Jules Lavirotte Architecte), 2017.

Jean-Michel Leniaud, *Les Bâisseurs d'avenir : portraits d'architectes, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Fontaine, Viollet-le-Duc, Hankar, Horta, Guimard, Tony Garnier, Le Corbusier*, Fayard, 1998.

François Loyer, « L'Art nouveau après l'Art nouveau », dans Claude Frontisi, Philippe Thiébaud, *Guimard*, colloque international, Musée d'Orsay, 1992.



William Marx, *Les arrière-gardes au XX<sup>e</sup> siècle. L'autre face de la modernité esthétique*, Presses universitaires de France (Quadrige), 2008.

Amelie de Pitteurs, « Touraine, jardin de mon enfance », 1956, cité dans « Souvenirs d'une chatelaine », *Le Magazine de la Touraine*, 1996, p. 25.

René Sergent, « Une maison de rapport », *Art et décoration*, juil ; 1901.

Edmond Uhry, « Constructions récentes de M. Lavirotte », *L'Art décoratif*, juil. 1905.

## NOTES

### 1.

Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte, L'audace d'un architecte de l'Art nouveau*, Édition AJLA (Association Jules Lavirotte Architecte), 2017. L'effort estimable de cette monographie pionnière ne compense pas l'hagiographie de l'approche.

### 2.

Louis Hauteœur, « L'Architecture du XX<sup>e</sup> siècle [compte-rendu] », *Journal des Savants*, janv.-mars 1963, pp. 24-30.

### 3.

Dave Lüthi (dir.), *Le client de l'architecte. Du notable à la société immobilière : les mutations du maître de l'ouvrage en Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Études de Lettres, 2010 ; Guy Conde Reis (dir.) *L'hôtel Aubecq de Victor Horta, Région de Bruxelles-Capitale*, 2011 ; Bruno Montamat, François Loyer, « Préface », dans Paul Mezza ra, *un oublié de l'Art nouveau*, Mare & Martin, 2018.

### 4.

Je tiens à remercier tous les descendants de Jane de Montchenu-Lavirotte d'avoir mis à ma disposition leurs archives familiales.

### 5.

« Je laisse tout ce que je possède à ma femme, Jane Daniela de Montchenu [...] au cas nous mourrions ensemble j'entends que ce soit ses trois enfants [...] qui héritent de notre fortune ». Testament de Jules Lavirotte du 4 août 1905, archives des descendants de Jane de Montchenu-Lavirotte.

### 6.

Bruno Montamat, « Adeline Oppenheim Guimard (1872-1965), artiste et mécène », *Revue de généalogie juive, Généalo-J*, 2017.

### 7.

Avenue Rapp se trouvaient les livraisons hippomobiles des grands magasins du Louvre ainsi que le parc d'attractions Le Pays des fées ; sur les quais, la manufacture de tabac et le magasin central militaire seront remplacés par le Magic City en 1900, parc d'attractions pour adulte avec restaurant, chutes d'eau, chemin de fer panoramique...

### 8.

Lettre de Jane de Montchenu-Lavirotte à Alphonse Lavirotte, vers 1922, citée dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte, L'audace d'un architecte de l'Art nouveau*, Édition AJLA (Association Jules Lavirotte Architecte), 2017, p. 147.

### 9.

François Loyer, « L'Art nouveau après l'Art nouveau », dans Claude Frontisi, Philippe Thiébaud, *Guimard*, colloque, Mpusée d'Orsay, 1992.

### 10.

Lettre de Jules Lavirotte à Alphonse Lavirotte, 1895, citée dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte, op. cit.*, p. 12.

**11.**

Dossier de Jules Lavirotte à l'École des beaux-arts, AN, AJ/52/371, [en ligne] <https://agorha.inha.fr/inhaprod/ark:/54721/00280241>

**12.**

Registre matricule 2207 de Jules Marie Aimé Lavirotte, mobilisé en 1884, ajourné pour deux ans puis enrôlé de 1886 à 1887. IRP 856 AD Rhône.

**13.**

Son année de service militaire de 1886 à 1887 réduisant d'autant plus sa formation artistique lyonnaise, nous ne savons pas encore où le jeune homme a pu se former avant d'intégrer l'atelier Blondel en 1888. En raison du contexte sanitaire, il nous a été impossible d'aller consulter les archives de l'École des beaux-arts de Lyon afin d'obtenir plus de précisions.

**14.**

Émile Lavirotte (1870-1944) destiné à la soierie, s'aventure un temps dans l'industrie automobile balbutiante tandis qu'Alexandre Lavirotte (1866-1942) entame une carrière discrète de peintre en marge des siens. Acte de mariage d'Alexandre Lavirotte et d'Émilie Simon du 21 août 1900 à Versailles légitimant leurs deux filles naturelles. Jules et Émile Lavirotte sont les témoins de leur frère. AD Yvelines.

**15.**

Émile Rivoalen, « L'architecture au salon de 1899 », *La Construction moderne*, 27 mai 1899, p. 414.

**16.**

Néanmoins, les efforts déployés pour obtenir deux charges officielles publiques, celle de rapporteur du comité des travaux diocésains en 1905 et celle de membre de la commission des logements insalubres en 1906 lui échapperont.

**17.**

En juillet 1905, sous le titre « Constructions récentes de M. Lavirotte », *L'Art décoratif* consacre un article au château de Chaouat pourtant antérieur de presque une dizaine d'années ! Edmond Uhry, « Constructions récentes de M. Lavirotte », *L'Art décoratif*, juil. 1905, pp. 24-32.

**18.**

René Sergent, « Une maison de rapport », *Art et décoration*, juillet 1901, p. 144.

**19.**

Ce bâtiment est une synthèse du pavillon de la Tunisie de l'exposition de 1867 reconstruit dans le parc Montsouris à Paris et du collège Sadiki de Tunis commandé en 1897 à l'ingénieur architecte Pétrus Maillet, ancien élève de l'École des beaux-arts de Lyon.

**20.**

La visite de Chaouat chez Mme Lagrenée du roi Léopold II de Belgique en 1898 a-t-elle un lien avec la commande de ce palais colonial ? Inconnu, « Affaire coloniale, Tunisie », *Le Temps*, 7 mai 1898.

**21.**

Louis Charles Boileau, « Causerie. L'Art nouveau à l'Exposition de 1900. Les installations de la parfumerie : architecte Frantz Jourdain », *L'Architecture*, n°48, 1 déc. 1900, p. 429.

**22.**

E. Rumler, « L'exposition de l'habitation », *La Construction moderne*, 5 sept. 1903, pp. 579-581.

**23.**

L'Étoile du foyer est un fonds de pension privé basé sur l'immobilier pour assurer une retraite par capitalisation individuelle. L.P. « Habitations à bon marché », *Gil Blas*, 12 oct. 1903.

**24.**

Un exposant, « Le banquet de l'exposition de l'habitation », *Gil Blas*, 18 nov. 1903.

**25.**

Ce terrain ainsi que celui de la plage des panoramas à Varaville (Calvados) est vendu aux enchères le 3 juillet 1926.

**26.**

Les grilles ainsi que les vitraux de la ligne « coup de fouet » belge de l'hôtel Lucet de la rue Sédillot, square et avenue Rapp, montrent les emprunts manifestes faits à Guimard qui défie alors la chronique avec son Castel Béranger.

**27.**

Jean-Michel Leniaud, *Les Bâtisseurs d'avenir : portraits d'architectes : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle : Fontaine, Viollet-le-Duc, Hankar, Horta, Guimard, Tony Garnier, Le Corbusier, Fayard*, 1998.

**28.**

Née Jeanne Daniela Marie Noël le 28 janvier 1857 dans l'actuel XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, elle est reconnue par son père, le marquis Scipion de Montchenu (1837-1894) d'une ancienne lignée de croisés du Dauphiné, le 29 mai 1857. Nous employons dans notre article l'orthographe anglicisée du prénom qu'elle se choisit comme nom d'artiste.

**29.**

Jugement de séparation de biens des époux Barbier du 5 juillet 1882 de la première chambre du tribunal civil de Lyon. AD Rhône. Je remercie ici la disponibilité des archivistes des AD du Rhône.

**30.**

Ce n'est qu'à partir de 1886 que Jeanne Barbier se déclare comme artiste peintre lors des recensements lyonnais. Recensement de la ville de Lyon, 1872, 1881, 1886, 1891, 1896. AD Rhône.

**31.**

Les recensements de l'institution Barbier mentionnent le nom de plusieurs élèves en internat ainsi que la présence d'une domestique. AD Rhône.

**32.**

Léonie (1875-1964), Daniel (1877-après 1940) et Fernande (1881-1948).

**33.**

Avec sa demi-sœur Daniela Bonnet (1867-1931) du conservatoire de Lyon, Jeanne Barbier chante en public lors de fêtes de charité. Inconnu, « Grandes fêtes », *Charbonnières*, 31 août 1884, pp. 1-2.

**34.**

Celui du peintre verrier, Pierre Miciol (1833-1905) puis du portraitiste mondain, Tony Tollet (1857-1953).

**35.**

« Mme Barbier de Montchenu me semble avoir soif de gloire. Elle nous montre assidûment ses premières œuvres, ce qu'on appelle, dans les ateliers, les premières croutes ». Inconnu, « Chez Dusserre », *La Vie Lyonnaise*, 9 déc. 1888.

**36.**

Paul Louis Delance (1848-1924), Olivier Merson (1846-1920), Raphaël Collin (1850-1916), Marcel Baschet (1862-1941), Jules Lefèvre (1834-1912), François Schommer (1850-1935) et Henri Royer (1869-1938). Il ne serait pas impossible que Jane de Montchenu ait suivi les cours de certains de ces artistes à l'académie Julian qui possédait un des rares ateliers ouverts aux femmes.

**37.**

Léonie à 18 ans, Daniel 16 ns et Fernande 12 ans. Visites autorisées deux fois par semaine (jeudi et dimanche après-midi) et deux fois quinze jours durant les grandes vacances. Jugement de divorce des époux Barbier du 14 juin 1894. AD Rhône.

**38.**

Lettre de Jules Lavirotte à Alphonse Lavirotte, juin 1895 citée dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte...*, *op. cit.*, pp. 12-15.

**39.**

Extrait d'une lettre écrite par Mme Henri Lavirotte, belle-sœur de Jules et Jane Lavirotte. Citée dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte...*, op. cit., p. 153.

**40.**

Membre du Club alpin lyonnais, Alphonse Lavirotte a laissé plusieurs articles sur sa passion de la montagne et ses pratiques cynégétiques dans le bulletin de la *Revue Alpine*. Il est à noter l'univers catholique pratiquant de ce groupement sportif.

**41.**

Mot manuscrit d'Alphonse Lavirotte, cité dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte...*, op. cit., p. 153.

**42.**

La mention inscrite sur le monument « À notre mère chérie, Jane Lavirotte, née de Montchenu, décédée le 11 juillet 1924 » est explicite. Le monument pourrait avoir été dessiné par l'ingénieur Léon Lelièvre, gendre de Jane de Montchenu Lavirotte.

**43.**

Masson vit 44, rue de Bellechasse (VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris). Maire de 1873 à 1879 de Palaiseau, ville voisine de Massy, il y possède le château de Palaiseau. Acte de mariage de Jules Lavirotte et Jeanne de Montchenu du 2 juin 1897 à Massy. AD Essonne.

**44.**

Acte de décès de Firmin Charles Désiré Cugnière du 2 mai 1899 dans le X<sup>e</sup> arrondissement de Paris. AD Paris.

**45.**

Lavirotte agrandit la propriété ainsi que la villa qui est vendue en 1927. En souvenir de cette villégiature, Léonie Lelièvre fait construire par son mari, l'ingénieur Léon Lelièvre (1878-1938), une villa baptisée « Jane-Léonie » à Anthéor.

**46.**

L'angle de la rue de Grenelle et de la rue de Bourgogne est acquis par Jules Pinardon en janvier 1897 des héritiers du prince de Ligne. Dossier de voirie du 134 rue de Grenelle. AD Paris.

**47.**

Pour le propriétaire et fidèle entrepreneur en maçonnerie, Jules Pinardon (1852- ?), Lavirotte reconstruit entièrement l'immeuble en 1903. Pinardon s'occupe de la maçonnerie de l'hôtel particulier du 12, rue Sédillot (1898-1900) ainsi que celle d'une des maisons ouvrières de l'exposition de l'habitation de 1903.

**48.**

Acte de mariage de Fernande Barbier et Albert Scheer du 26 octobre 1899 dans le VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. AD Paris.

**49.**

Propriétaire du château Bidou en Gironde, Gabrielle Laval-Dumontet est peintre, sculptrice et poète, épouse de Nino Laval-Demontet, homme de lettres. *Annuaire du tout Sud-Ouest illustré : comprenant les grandes familles et les notabilités de Bordeaux et des départements de la Gironde, de la Charente Inférieure, de la Charente, de la Dordogne, du Lot-et-Garonne, des Landes et des Basses-Pyrénées, Féret et fils*, Bordeaux, 1909, pp. 671-672.

**50.**

« Madame de Montchenu, Jane, peintre français, mentionnée au Salon (1899) », *Le livre d'or des peintres exposants*, p. 421. On peut donc naturellement s'interroger sur la part due à Jane Lavirotte dans les décors peints des cages d'escalier des immeubles du square Rapp et avenue Rapp.

**51.**

Par son mari, Mme de Montessuy est la belle-sœur du sculpteur et ancien directeur des musées de France du Second Empire, Émilien de Nieuwerkerke (1811-1892) qui fut l'amant de sa propre cousine, la princesse Mathilde, fille de Catherine de Wurtemberg et cousine de Napoléon III.

**52.**

À la mort de la comtesse de Montessuy, l'hôtel du rez-de-chaussée de l'immeuble du square Rapp est loué pour 5 500 francs. Quant à l'hôtel de la rue Sédillot, celui-ci est vendu dès son achèvement à Ernest Lucet (1849-1922), directeur-gérant des grands magasins du Bon Marché. Déclaration de succession de la comtesse de Montessuy du 18 août 1905. Calepin des propriétés bâties de la rue Sédillot. AD Paris.

**53.**

C'est ainsi que Lavirotte participa aussi au lotissement du parc du château de Juvisy-sur-Orge (Essonne) par la construction de maisons doubles et quadruples populaires. C.-E. Curinier (dir.), *Dictionnaire national des contemporains : contenant les notices des membres de l'Institut de France, du gouvernement et du parlement français, de l'Académie de médecine...*, t. 5, Paris, 1899-1919, p. 32.

**54.**

Louis Charles Boileau, « Causerie, propriété de Mme la comtesse de M..., square Rapp, n° 3, architecte : M. Lavirotte », *L'Architecture*, 27 avril 1901, pp. 141-147.

**55.**

Je remercie Mme Frédérique de Lambert, descendante des Montchenu pour ses précieux éclairages. Voir Frédérique de Lambert Bregnot du Lut, *Laurent de Montchenu (1726-1802), commandant en second pour le Roi en Vivarais et Velay : introduction à l'édition commentée de sa correspondance administrative pour les années 1788 et 1789*, sous la direction de Bernard Hours, Université Jean Moulin (Lyon 3), 2015, [en ligne] [https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2015\\_out\\_de\\_lambert\\_bregnot\\_du\\_lut\\_f\\_vol1.pdf](https://scd-resnum.univ-lyon3.fr/out/theses/2015_out_de_lambert_bregnot_du_lut_f_vol1.pdf)

**56.**

Manuel Charpy, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 34, 2007, [en ligne] <http://journals.openedition.org/rh19/1342> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.1342>, mis en ligne le 1<sup>er</sup> juin 2009, consulté le 3 avril 2020.

**57.**

Les deux filles de Jane de Montchenu, Fernande Scheer et Léonie Lelièvre y accouchent de leur premier enfant. Acte de naissance de Serge Scheer du 14 octobre 1900 et de Daniel Lelièvre du 10 novembre 1900. AD Paris

**58.**

Le loyer modeste consenti pendant plus de vingt ans par la comtesse aux Lavirotte explique peut-être cela : 1 900 francs alors que les autres appartements ou duplex sont loués de 4300 à 5500 francs. Déclaration de succession de la comtesse de Montessuy du 18 août 1905. AD Paris. Inventaire après le décès de Mme Lavirotte, née de Montchenu, 26 novembre 1924. Archives des descendants de Jane de Montchenu.

**59.**

Louis Charles Boileau, « Causerie, propriété de Mme la comtesse de M..., square Rapp, n° 3, architecte : M. Lavirotte », *L'Architecture*, 27 avril 1901, pp. 141-147.

**60.**

« Une mort cruelle avait ravi Daphnis à la lumière ; les nymphes le pleuraient : coudriers, claires ondes, vous fûtes témoins de leur douleur, lorsque, tenant embrassé le misérable corps de son fils, une mère désolée accusait la rigueur et des dieux et des astres [...] à la place de la douce violette, du narcisse pourpré, s'élèvent le chardon, et la ronce aux épines aiguës. Jonchez la terre de feuillage, bergers ; couvrez ces fontaines d'ombrages entrelacés : Daphnis veut qu'on lui rende ces honneurs. Élevez-lui un tombeau, et gravez-y ces vers : Je suis ce Daphnis connu dans les forêts et jusques aux astres, berger d'un beau troupeau, moins beau que le berger ». Nisard Désiré, *Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus : œuvres complètes*, Paris, 1868, p. 170.

**61.**

Par acte de jugement de la première chambre du tribunal d'instance de Paris du 12 juin 1874, Rodolphe de Montessuy est déclaré incapable d'administrer sa personne et ses biens. Déclaration de succession de la comtesse de Montessuy du 18 août 1905. AD Paris.

**62.**

Amelie de Pitteurs, « Touraine, jardin de mon enfance », 1956, cité dans « Souvenirs d'une châtelaine », *Le Magazine de la Touraine*, 1996, p. 25 : « Se croyant aimé de la reine Victoria et ayant en haine sa mère, Rodolphe de Montessuy vivait reclus au château de la Vallière à Reugny (Indre-et-Loire). Il était surveillé constamment par deux colossaux frères de Saint-Jean-de-Dieu prompts à le calmer lors de crises de folies furieuses.

**63.**

Après les aubergines en façade, les autres plantes représentées au 134, rue de Grenelle sont le sagittaire à feuilles en flèche sur les vitres des parties communes et le chèvrefeuille sur les vitraux, tous deux symboles de l'amour.

**64.**

Les sculpteurs Théobald-Joseph Sporrer (1857-1933), Firmin Michelet (1875-1951), Alfred Jean Halou (1875-1939) et le lyonnais Jean-Baptiste Larrivé (1875-1928) travaillent au décor de la façade.

**65.**

Petit-fils de l'ingénieur des mines Charles Combes (1801-1872), il est un ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur civil de mines, ex-professeur de technologie à l'École de physique et de chimie de la ville de Paris, ingénieur-conseil et administrateur de la Société électrometallurgique française de Froges. Discours prononcés aux funérailles d'Alphonse-Pierre-Charles Combes, 1907. Archives privées.

**66.**

La candidature de Lavirotte pour 1900 fut recalée en raison de l'inachèvement de l'immeuble. *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, 15 décembre 1902.

**67.**

2 juin 1902 : location du 2<sup>e</sup> étage, 1<sup>er</sup> octobre 1902 : location du rez-de-chaussée et du 6<sup>e</sup> étage, 23 octobre 1902 : location du 4<sup>e</sup> étage, 12 décembre 1903 : location du 3<sup>e</sup> étage, 15 octobre 1904 : location du 5<sup>e</sup> étage, 3 mars 1905 : location du 1<sup>er</sup> étage. Cahier de charges pour la vente d'une maison appartenant à MM. Combes et Lavirotte, 26 mai 1905. Archives des descendants de Jane de Montchenu-Lavirotte.

**68.**

Gaston Derys, « L'amours s'amuse, chez un céramiste », *Le Courrier français*, 30 août 1906, pp. 3-4.

**69.**

Devise d'Augusta Moll-Weiss, en exergue de son ouvrage *Les Écoles ménagères à l'étranger et en France*, Paris, 1908, cité par Anne Martin-Fugier, *La bourgeoise*, Grasset, 1983.

**70.**

Irène Jami, *La Fronde*, quotidien féministe (1897-1903) et son rôle dans la défense des femmes salariées, mémoire de maîtrise, sous la direction de Maurice Agulhon, 1983.

**71.**

Première femme pilote de course automobile, de canot à moteur, aéronaute et première femme à sauter en parachute, Camille du Gast fut aussi présidente de la SPA. Tanville, « Le Monde, à Paris », *Gil Blas*, 13 mars 1909.

**72.**

Son prénom est une référence à la fratrie Barbier : **F**ernande, **L**éonie, **D**aniel. Fernande Scheer mena une vie d'artiste jusqu'à son second mariage en 1920 avec Frédéric Horstmann, directeur de l'American Petroleum Company. Son fils Serge Scheer (1900-1978) fut PDG d'Esso-standard.

**73.**

Jean-Pierre Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIX<sup>e</sup> siècle, L'Âge d'Homme*, 1992.

**74.**

Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995.

**75.**

Du nom d'un roman de Jules Bois de 1894, paru d'abord en feuilleton dans le *Gil Blas*.

**76.**

Jules Bois, *L'Eve nouvelle*, Paris, Flammarion, 1896, p. 4

**77.**

Serge Fauchereau, Jöelle Pijaudier-Cabot (dir.), *L'Europe des esprits, ou la fascination de l'occulte, 1750-1950*, Éditions des musées de Strasbourg, 2011.

**78.**

S. U. Zanne, *Vingt-quatre cours introductives-préparatoires aux « Principes et éléments de cosmosophie » en analyse de la nature dans l'homme et en synthèse de l'homme dans la nature*, Éditeur Paul Mezzara, 1909.

**79.**

Jules Bois, *op. cit.*, p. 324-325.

**80.**

Inventaire après décès de Mme Lavirotte, née de Montchenu, 26 nov. 1924. Archives des descendants de Jane de Montchenu

**81.**

Joseph Buche, *L'École mystique de Lyon, 1776-1847 : le grand Ampère*, Ballanche, Cl.-Julien Bredin, Victor de Laprade, Blanc Saint-Bonnet, Paul Chenavard, 1935, Paris, préface de M. Édouard Herriot ; voir aussi [en ligne] <http://www.linflux.com/lyon-et-region/lyon-capitale-de-letrange/>

**82.**

L'établissement prévu pour 2000 enfants, envisage de conférer protection, éducation et formation professionnelle aux pupilles de la nation et aux orphelins et enfants de familles nombreuses.

**83.**

Lavirotte enchaîne pneumonie, phlébite et fièvre typhoïde. Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte...*, *op. cit.*, p. 146.

**84.**

Lettre de Jules Lavirotte à Alphonse Lavirotte, juin 1922, citée dans Yves Lavirotte et Olivier Barancy, *Jules Lavirotte...*, *op. cit.*, p. 147.

**85.**

Attestation du Dr Veil du 15 juillet 1924. Dossier médical de Jules Lavirotte. AD Rhône.

**86.**

Lavirotte devait souffrir du syndrome dépressif de Cotard. Jules Cotard, « Du délire de négation », *Archives de neurologie, revue des maladies nerveuses et mentales*, t. IV, Paris, 1882, pp. 152-170 et 282-286, [en ligne] <http://www.histoiredelafolie.fr/psychiatrie-neurologie/du-delire-de-negation-par-jules-cotard-1882>

**87.**

Frantz Jourdain, « L'art du décor à l'Exposition universelle de 1900 », *L'Architecture*, 5 janv. 1901, p. 2.

**88.**

Nous songeons à Pierre Selmersheim et Jeanne Desgranges puis avec Paul Signac, Henri Martin et Marie Charlotte Barbaroux, Alexandre Charpentier et Elisa Beetz, Albert et Charlotte Besnard, Jean Damp et Diane de Cid, Armand Point et Hélène Linder puis Borghild Arnesen, Paul et France

Ranson, Ville et Antoinette Vallgren, Edme Couty et son épouse, Isidore et Hélène de Rudder, William Degouve de Nuncques et Juliette Massin...

**89.**

Charlotte Foucher-Zarmanian, *Créatrices en 1900. Femmes artistes en France dans les milieux symbolistes*, Mare & Martin, 2015.

**90.**

Bruno Montamat, « Les cercles artistiques, littéraires et philosophiques d'Hector Guimard, Architecte d'Art », *Romantisme, Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2017 [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2017-3-page-107.htm>

**91.**

Jules Bois, *La jeunesse de demain*, Paris, Librairie de l'art indépendant, 1891, p. 18.

**92.**

Cécile Dulière, « L'équerre et le compas : Horta et l'idéalisme », *Splendeurs de l'idéal - Rops, Khnopff, Delville et leur temps*, Draguet Michel (dir.), Snoeck-Ducaju & Zoon/Pandora/ULB, Bruxelles, 1996, p. 217-238.

**93.**

William Marx, *Les arrière-gardes au XX<sup>e</sup> siècle. L'autre face de la modernité esthétique*. Presses universitaires de France (Quadrige), 2008.

**94.**

Salvatore Dali, « De la beauté terrifiante et comestible de l'architecture Modern Style », *Minotaure*, Paris, déc. 1933, pp. 68-76.

## RÉSUMÉS

Construits de 1898 à 1901 à Paris, les immeubles de l'avenue Rapp de Jules Lavirotte (1864-1929) sont aussi connus que peu étudiés. L'étude d'archives familiales inédites en provenance de l'épouse de l'architecte, l'artiste peintre Jane de Montchenu (1857-1924) permet l'écriture d'une biographie sensible, plus à même d'appréhender l'exubérance d'une signature architecturale idéaliste. Son inscription dans un symbolisme "fin de siècle" ouvre de nouveaux champs de recherche prometteurs par la prise en compte du sacré dans l'architecture privée et par le rôle émancipateur joué par la femme artiste. Elle illustrerait la diffusion à l'œuvre des idées théosophiques dans l'épanouissement formel du premier courant de l'Art nouveau, le Modern Style.

Built from 1898 to 1901 in Paris, the buildings of Avenue Rapp by Jules Lavirotte (1864-1929) are as well known as little studied. Although rehabilitated since the 1960s, Art Nouveau remains a formidable moment of aesthetic and social utopia whose spiritual foundations remain unclear, due in particular to the lack of primary sources. The study of unpublished family archives from the architect's wife, the painter Jane de Montchenu (1857-1924) allows the writing of a sensitive biography, more able to grasp the exuberance of an idealistic architectural signature. Its inscription in a late-century symbolism opens up promising new fields of research by taking into account the sacred in private architecture and by the emancipatory role played by female artist. It would illustrate the dissemination at work of theosophical ideas in the formal development of the first current of Art Nouveau, Modern style.



## INDEX

**Keywords** : Lavirotte, de Montchenu, Art nouveau, Modern Style, Guimard, Horta, Architecture, Symbolism, Androgyny, Feminism, Esoterism, Theosophy

**Mots-clés** : Lavirotte, de Montchenu, Art nouveau, Modern Style, Guimard, Horta, Architecture, Symbolisme, Androgynie, Féminisme, Ésotérisme, Théosophie

## AUTEUR

### BRUNO MONTAMAT

Historien, et après avoir travaillé de nombreuses années au musée d'Orsay, Bruno Montamat est actuellement en charge du patrimoine culturel au ministère de l'Éducation nationale et de la jeunesse et au ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche. Il mène des recherches sur l'architecture et les arts décoratifs en lien avec la société de la période Art nouveau. Il a publié dernièrement la biographie d'un artiste Art nouveau oublié, Paul Mezzara (1866-1918) et un article pionnier sur l'architecture symboliste de la villa Laurens à Agde (Hérault).

[b.montamat@free.fr](mailto:b.montamat@free.fr)